



Les deux versions du *Comte de Monte-Cristo*¹

MICHEL BRIX

L'adaptation du *Comte de Monte-Cristo* par les réalisateurs Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte, avec Pierre Niney dans le rôle d'Edmond Dantès, compte parmi les productions cinématographiques les plus remarquables qui ont occupé les écrans des salles obscures pendant l'année 2024. Le public et les critiques ont majoritairement, et avec raison, salué la réussite de cette entreprise, et on a même entendu peu de voix s'élever contre les « libertés » (elles étaient pourtant nombreuses) prises par les adaptateurs avec le récit original et contre les suppressions et retranchements opérés dans un récit dont il était nécessaire de réduire considérablement l'ampleur (l'édition Gallimard/« Folio » de l'ouvrage de Dumas est longue de 1200 pages²).

Les réalisateurs du film (qui en sont aussi les scénaristes) ont notamment laissé de côté tous les épisodes se déroulant à Rome, qui forment la deuxième partie du récit. Le texte du *Comte de Monte-Cristo* peut en effet être divisé en trois, si l'on prend en compte la localisation géographique de l'action : tout commence à Marseille ; puis le récit se déplace à Rome ; enfin, le plus gros de l'histoire a pour théâtre Paris. C'est de cette partie « romaine » que je voudrais parler dans les quelques pages qui suivent, en partant du constat que – dans le relevé des retranchements qui marquent le film de

¹ Je remercie Julie Anselmini d'avoir bien voulu prendre connaissance d'une version provisoire de cet « Impromptu » et de m'avoir fait part de ses remarques.

² Préface de Jean-Yves Tadié, édition de Gilbert Sigaux, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2020.

2024 – c’est bien l’« oubli » des péripéties italiennes qui semble le plus justifié, et le moins susceptible d’être remis en question. Tout lecteur du roman en fait l’expérience : la partie « romaine » de *Monte-Cristo* contribue davantage à distendre l’intérêt qu’à faire progresser l’action.

À la fin de la première partie, « marseillaise », après qu’ont été racontés l’emprisonnement et l’évasion du héros, celui-ci est allé prendre possession de la fortune promise par l’abbé Faria, son compagnon d’infortune au château d’If ; il est parvenu en outre à retrouver et à faire parler Caderousse, qui lui a confirmé l’identité de deux des responsables de ses malheurs ; il a compris aussi le rôle joué à ses dépens par le substitut du procureur du roi Villefort ; et enfin il est intervenu pour sauver de la ruine la famille du commerçant marseillais Morrel. Tout est donc en place pour que commence le récit de la vengeance proprement dite, à Paris, puisque c’est dans cette ville que résident alors les trois personnages qu’Edmond veut frapper : Danglars, devenu un richissime banquier ; le pêcheur Fernand, à présent comte de Morcerf et pair de France, qui a réussi à épouser Mercédès, la jeune fille qu’aimait Edmond et avec laquelle celui-ci s’apprêtait à se marier ; et Villefort, que le *cursus honorum* de la magistrature a envoyé dans la capitale, avec le statut de procureur du roi.

Or, les péripéties qui suivent immédiatement les épisodes marseillais ne se déroulent pas à Paris mais à Rome, et le lecteur doit attendre la fin de cet intermède italien – qui s’étend dans notre édition de référence sur 120 pages, et huit chapitres (du chapitre XXXI au chapitre XXXVIII³) – pour voir redémarrer l’action qui le conduira, *in fine*, à découvrir comment sont châtiés ceux qui ont envoyé Edmond au château d’If. Certes, on fait à Rome la connaissance d’Albert de Morcerf, le fils de Fernand et de Mercédès, qui est en voyage d’agrément en Italie avec son ami Franz d’Épinay. Ces deux jeunes gens reviendront sur la scène du roman lorsque l’action se sera transportée à Paris, mais Franz, pour ce qui le concerne, ne jouera plus à ce stade qu’un rôle accessoire (on le retrouve en « fiancé » que Villefort veut faire épouser à sa fille Valentine, et dont celle-ci ne veut pas), alors qu’il est abondamment question de lui dans la partie « romaine ». En fait, celle-ci ne donne à connaître qu’une seule péripétie un peu substantielle, susceptible de s’imprimer dans l’esprit du lecteur : il s’agit en l’occurrence de l’enlèvement d’Albert de Morcerf par Luigi Vampa et sa troupe de brigands romains. Mais ce qui pourrait constituer le premier acte de la vengeance d’Edmond contre Fernand et Mercédès, c’est-à-dire la disparition de leur fils pendant

³ À la section « romaine » du récit correspond un manuscrit autographe préparatoire, de la main de Dumas, comptant 122 feuillets et conservé au musée de Villers-Cotterêts. Ce manuscrit a été transcrit en 1993 par Claude Schopp dans son édition du *Comte de Monte-Cristo* (Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », p. 1240-1365).

le séjour de celui-ci en Italie, ne produit sur les parents d'Albert aucun effet dévastateur, puisque Monte-Cristo lui-même paie la rançon qui est demandée et obtient la libération du jeune homme. Faux départ, donc, si ce n'est que Monte-Cristo annonce à Albert et à Franz son projet de venir à Paris et qu'Albert – c'est bien le moins qu'il puisse faire en reconnaissance du service immense qui lui a été rendu – promet à son sauveur de l'introduire dans les hautes sphères de la société parisienne. La partie romaine du récit n'aboutit pas – du point de vue de la progression de l'intrigue – à un résultat plus saillant. On reconnaîtra que la moisson est maigre pour le lecteur qui, de surcroît, – et après les pages particulièrement enlevées narrant les péripéties marseillaises –, a eu du mal à réprimer quelques bâillements dans ce « tunnel » italien. Outre le récit de l'enlèvement d'Albert, qui entretient à tout le moins un lien avec l'intrigue du *Monte-Cristo*, la deuxième partie du roman contient des développements qui à l'évidence seraient mieux à leur place dans un volume d'*Impressions de voyage* en Italie, comme les descriptions du Colisée et du carnaval de Rome, – intéressantes, bien sûr, mais tout à fait dépourvues de pertinence pour ce qui regarde l'action du roman. Et le comte de Monte-Cristo lui-même intervient dans ces pages d'une façon qui semble un peu artificielle : il fait une apparition dans le Colisée (où Franz surprend sa conversation avec un Romain), puis dans un théâtre (où Franz, encore, assiste à la même représentation que lui). On comprend aussi que c'est Monte-Cristo qui a fait gracier par le pape un condamné à mort, Peppino, qui devait être exécuté lors d'une des journées du carnaval. Le chapitre XXXIII, consacré à la présentation des « Brigands romains », paraît même plus éloigné encore du récit principal, puisqu'il rassemble des histoires de bandits, et donne notamment à lire celle de Luigi Vampa, présenté comme le brigand le plus redouté du Latium : ces anecdotes croisent, de manière on ne peut plus fabriquée, l'intrigue du roman, en montrant Edmond circuler dans la campagne romaine et demander son chemin à un paysan dont il ignore les activités et qui s'avère être Vampa (c'est ainsi que les deux personnages sympathisent, et que Vampa devient, pour des raisons qui ne sont guère explicitées, l'obligé du comte).

Ce qu'il importe de noter aussi, c'est le peu d'échos réservés, dans la partie parisienne du roman, à ce qui a été évoqué dans la partie romaine : alors que la connaissance de tous les épisodes marseillais est nécessaire pour comprendre les tenants et les aboutissants des événements qui se déroulent à Paris, le lecteur n'a pas grand besoin de se souvenir des péripéties italiennes pour interpréter correctement ce qui se passe dans la capitale française. Seuls les brigands Vampa et Peppino, ainsi que l'aubergiste Pastrini, reviennent brièvement à la toute fin du roman parce que le châtiment de Danglars trouve à Rome – où ce personnage s'est enfui – sa conclusion. On croise aussi,

à Paris (dans le chapitre LIII), la mystérieuse « comtesse G... », aperçue en Italie, et on évoque tout aussi rapidement un cheval baptisé... « Vampa ». C'est à peu près tout.

Et il faut observer, toujours à propos de la partie romaine du récit, que ces pages montrent peu de cohérence stylistique et thématique, à la fois les unes par rapport aux autres, et aussi lorsqu'on les confronte aux sections antérieure (Marseille) et postérieure (Paris) du roman. Ainsi, les chapitres XXXI et XXXII, où Monte-Cristo fait goûter du haschisch à Franz d'Épinay, introduisent dans le récit le registre du fantastique, alors que ledit registre n'apparaît nulle part ailleurs (le décor dans lequel s'est déroulée l'initiation de Franz semble s'être volatilisé, lorsque ce dernier, au réveil, entreprend de le retrouver). Et on voit mal l'utilité de cette longue scène dans l'économie générale du récit, puisque Franz, comme on l'a dit, ne jouera plus qu'un rôle tout à fait secondaire une fois que l'action se sera transportée à Paris.

Cette hybridité de thème, de ton et de forme – qui caractérise la partie italienne – est manifeste aussi aux yeux de qui découvre le chapitre sur les « Brigands romains », dont il a déjà été question. Et pour cause : il est très probable que ces historiettes sur Vampa et ses comparses ont été communiquées à Dumas – dans la forme même où on les lit – par Pier Angelo Fiorentino, écrivain et journaliste d'origine napolitaine, vivant alors à Paris. Fiorentino – que Dumas avait rencontré à Naples en 1835 – a collaboré à la composition de plusieurs ouvrages de Dumas, notamment à ses trois volumes d'impressions de voyage parus en 1842 et 1843 (*Le Speronare*, *Le Capitaine Arena*, *Le Corricolo*)⁴. Et il est probable aussi que Fiorentino a plusieurs fois vendu des histoires à Dumas, que l'écrivain français reproduisait telles quelles, sous sa signature. C'est sans doute un de ces récits qui est exploité dans le chapitre du *Monte-Cristo* sur les brigands romains.

Comment expliquer que la partie romaine du récit apparaisse de la sorte comme une pièce rapportée, et mal accordée au reste de l'ouvrage ? La critique dispose de quelques renseignements, venant de Dumas lui-même, sur la genèse du *Comte de Monte-Cristo*. Une dizaine d'années après la publication du roman, Dumas paraît avoir eu vent de rumeurs circulant en Italie, qui faisaient de Fiorentino l'auteur véritable de *Monte-Cristo*. Ces rumeurs gagnaient la France, puisqu'en 1854, le bibliographe Joseph-Marie

⁴ Trois articles de Fiorentino (« Le Lazzarone », « Une éruption du Vésuve » et « Le Mariage sur l'échafaud ») ont paru dans *La Presse* en 1836-1837, avant de passer dans *Le Corricolo* de Dumas (voir la note de Claude Schopp, vol. cité, p. XIII). Fiorentino semble avoir prêté pour la première fois sa plume à Dumas en traduisant pour lui, ou avec lui, les *Dernières lettres de Jacques Ortis*, dont la version française parut sous la signature de Dumas en 1839. Fiorentino a contribué aussi à la série des *Crimes célèbres*, en 1840, mais cette fois avec un récit (« Nisida ») signé de son nom. On lui attribue aussi la paternité de *Maître Adam le Calabrais* (1839) et de *La Pêche aux filets* (1844). (Voir la notice de Claude Schopp au tome II, p. 1342, de l'édition Josserand-Schopp de *Mes mémoires* de Dumas [Robert Laffont, 1989]).

Quérard attribua à Fiorentino la paternité du début du roman⁵. En réalité, nous l'avons vu, l'écrivain napolitain est tout au plus l'auteur d'un seul chapitre de *Monte-Cristo*. Mais Dumas a tenu néanmoins à répondre à ces assertions, en 1857, dans une « Causerie » intitulée « État civil du *Comte de Monte-Cristo*⁶ », et dont les passages suivants doivent nous retenir :

Vers 1843 [...], je passai un traité avec MM. [les imprimeurs] Béthune et Plon pour leur faire huit volumes intitulés : *Impressions de voyage dans Paris*.

J'avais d'abord cru faire la chose tout simplement en commençant par la barrière du Trône et en finissant par la barrière de l'Étoile, en touchant de la main droite la barrière de Clichy et de la main gauche la barrière du Maine, lorsqu'un matin Béthune vint me dire, en son nom et au nom de son associé, qu'il entendait avoir tout autre chose qu'une promenade historique et archéologique à travers la Lutèce de César et le Paris de Philippe-Auguste ; qu'il entendait avoir un roman dont le fond serait ce que je voudrais, pourvu que le fond fût intéressant, et dont les *Impressions de voyage dans Paris* ne seraient que les détails.

Il avait la tête montée par le succès d'Eugène Sue.

Comme il m'était aussi égal de faire un roman que des impressions de voyage, je me suis mis à chercher une espèce d'intrigue pour le livre de MM. Béthune et Plon.

J'avais depuis longtemps fait une corne, dans *La Police dévoilée* de Peuchet, à une anecdote d'une vingtaine de pages, intitulée : *Le Diamant et la vengeance*.

[...].

Je résolus d'appliquer aux *Impressions de voyage dans Paris* l'intrigue que je tirerais de cette anecdote.

Je me mis en conséquence à ce travail de tête qui précède toujours chez moi le travail matériel et définitif.

La première intrigue [que j'ai pu imaginer] était celle-ci :

Un seigneur très riche, habitant Rome et se nommant le comte de Monte-Cristo, rendrait un grand service à un jeune voyageur français, et, en échange de ce service, le prierait de lui servir de guide quand, à son tour, il visiterait Paris.

Cette visite à Paris, ou plutôt dans Paris, aurait pour apparence la curiosité ; pour réalité, la vengeance.

Dans ces courses à travers Paris, le comte de Monte-Cristo devait découvrir ses ennemis cachés, qui l'avaient condamné dans sa jeunesse à une captivité de dix ans.

⁵ Voir J.-M. QUÉRARD, *La France littéraire, ou Dictionnaire bibliographique [...]*, Paris, t. XI, 1854, p. 146.

⁶ Ce texte est paru d'abord dans le journal de Dumas *Monte-Cristo* (n° 22, 17 septembre 1857, p. 342-345) sous le titre : « Un mot à propos du *Comte de Monte-Cristo* ». Il fut repris la même année dans les *Causeries* de Dumas (« État civil [...] », Leipzig, « Collection Hetzel », 1857, p. 119-135).

Sa fortune devait lui fournir ses moyens de vengeance.

Je commençai l'ouvrage sur cette base, et j'en fis [la matière d']un volume et demi, à peu près.

Dans ce volume et demi étaient comprises toutes les aventures à Rome d'Albert de Morcerf et de Franz d'Épinay jusqu'à l'arrivée du comte de Monte-Cristo à Paris.

J'en étais là de mon travail lorsque j'en parlai à Maquet, avec lequel j'avais déjà travaillé en collaboration.

Je lui racontai ce qu'il y avait déjà de fait et ce qui restait à faire.

« Je crois, me dit-il, que vous passez par-dessus la période la plus intéressante de la vie de votre héros, c'est-à-dire par-dessus ses amours avec la Catalane [Mercédès], par-dessus la trahison de Danglars et de Fernand, et par-dessus les dix années de prison avec l'abbé Faria.

Je raconterai tout cela, lui dis-je.

– Vous ne pourrez pas raconter [la matière de] quatre ou cinq volumes, et il y a quatre ou cinq volumes là-dedans.

– Vous avez peut-être raison ; revenez donc dîner avec moi demain, nous causerons de cela. »

Pendant la soirée, la nuit et la matinée, j'avais pensé à son observation, et elle m'avait paru tellement juste, qu'elle avait prévalu sur mon idée première.

Aussi, lorsque Maquet vint le lendemain, trouva-t-il l'ouvrage coupé en trois parties bien distinctes : Marseille, Rome, Paris.

Le même soir, nous fîmes ensemble le plan des cinq premiers volumes : de ces cinq volumes, un devait être consacré à l'exposition, trois à la captivité, et les deux derniers à l'évasion et à la récompense de la famille Morrel.

Le reste, sans être fini complètement, était à peu près débrouillé.

Maquet croyait m'avoir rendu simplement un service d'ami. Je tins à ce qu'il eût fait œuvre de collaborateur.

Voilà comment *Le Comte de Monte-Cristo*, commencé par moi en impressions de voyage, tourna peu à peu au roman et se trouva fini en collaboration par Maquet et moi.

Ce lien entre le roman et un recueil d'« Impressions de voyage » est encore indiqué par une note apparaissant sous le premier feuillet de *Monte-Cristo*, tel que paru dans le *Journal des Débats* du 28 août 1844 : « Cet ouvrage fait partie des *Impressions de voyage* de M. Dumas. » Selon le projet initial de l'auteur, le roman devait commencer à Rome, et le récit des tribulations marseillaises du héros, y compris de son emprisonnement, était appelé à venir dans un *flash-back*, ou une *analepse*. Maquet fit comprendre à Dumas que la somme des événements qui seraient relatés dans ce retour en arrière était telle qu'il

valait mieux, pour ne pas déséquilibrer le roman, les raconter à leur date, c'est-à-dire au début. Dumas en convint, mais tint néanmoins à conserver ce qu'il avait déjà écrit, en l'occurrence le « volume et demi » de l'épisode italien, qui n'était cependant plus nécessaire, ou qui aurait dû être complètement remanié, en fonction des orientations nouvelles suggérées par Maquet. Mais à l'évidence, Dumas n'entendait pas se priver de pages qu'il considérait comme terminées et mises au point, et qui étaient, tout autant que les autres, « monnayables » auprès des directeurs de journaux.

Ainsi, au cours de l'été de 1844, Dumas et Maquet se mirent à la rédaction de la première partie, qui fut publiée dans le « Feuilleton » du *Journal des Débats*, du 28 août au 19 octobre 1844. Après une interruption de quelques jours, la deuxième partie – les aventures romaines – constitue la matière de ce qui est publié du 31 octobre au 26 novembre 1844. Maquet ne contribua pas à la composition de ce récit italien, rédigé – comme l'on sait – avant qu'il intervînt⁷. On observe d'ailleurs que, pendant la publication de la partie « romaine » de *Monte-Cristo*, Dumas fit travailler son collaborateur à la rédaction d'un autre roman, *La Reine Margot*, qui commença à paraître dans *La Presse* du 25 décembre 1844, alors que les *Débats* attendaient la suite de *Monte-Cristo* et que Dumas se justifiait, auprès des rédacteurs de ce dernier quotidien, en alléguant que des « recherches parisiennes », qui devaient étayer le récit de la vengeance d'Edmond, restaient à effectuer⁸. En fait, Dumas et Maquet travaillèrent encore à la composition de *Vingt ans après*, du *Chevalier de Maison-Rouge* et de *La Dame de Monsoreau* avant de revenir à *Monte-Cristo*, dont le *Journal des Débats* ne publia la suite et la fin (c'est-à-dire les événements qui se déroulent à Paris) qu'à partir du 20 juin 1845.

Gérard de Nerval nous apprend qu'un sage de l'Inde dit un jour à un poète : « Dans tout ce que tu crois faire de sublime, aie soin de laisser quelques imperfections, pour consoler l'homme vulgaire et pour désarmer l'envieux⁹. » En conservant la partie romaine dans le texte final du *Monte-Cristo*, Dumas a-t-il voulu nous consoler, ou désarmer notre envie ? Maquet, lui, moins préoccupé des jaloux, peut-être, aurait préféré que les péripéties italiennes fussent retirées du roman, comme on peut le constater à la lecture d'une lettre qu'il adressa à Paul Lacroix, et dans laquelle il rectifie

⁷ Ce point est confirmé par une liste d'ouvrages manuscrite laissée par Auguste Maquet, et qui fut transcrite et publiée par Gustave Simon en 1919 (*Histoire d'une collaboration. Alexandre Dumas et Auguste Maquet. Documents inédits*, Paris, Georges Crès & C^{ie}, p. 73). Dans cette liste, l'auteur a mentionné : « *Monte-Cristo*, avec Dumas, les quatre premiers volumes à Marseille, le reste à Paris. » Il est clair que Maquet laisse la responsabilité de la partie romaine à Dumas seul.

⁸ Voir la lettre de Dumas au rédacteur du *Journal des Débats*, que le quotidien publia – pour faire patienter ses abonnés – dans son numéro du 20 décembre 1844 (Alexandre DUMAS, *Correspondance générale*, éd. Claude Schopp, Paris, Classiques Garnier, t. IV, 2021, p. 246-247).

⁹ *La Presse*, 21 octobre 1850 (voir Gérard DE NERVAL, *Œuvres complètes*, éd. dirigée par Jean Guillaume et par Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1984, p. 1222).

certaines des assertions de *La France littéraire* du bibliographe Quérard (voir ci-dessus). Évoquant *Le Comte de Monte-Cristo*, le collaborateur de Dumas écrit :

M. Quérard attribue à tort le commencement de *Monte-Cristo* à M. Fiorentino. Ce fort spirituel écrivain a cédé à Dumas diverses histoires sur l'Italie, et peut, en cette qualité, se trouver son collaborateur pour plusieurs ouvrages mais seul j'ai fait avec Dumas le plan, et exécuté chaque chapitre de *Monte-Cristo* [...].

Il est vrai que dans *Monte-Cristo* se trouve un épisode (celui de Vampa & des bandits romains, un volume environ) qui m'est absolument étranger. Ce serait – alors une nouvelle de Fiorentino écrite pour Dumas, et que ce dernier, bien malgré moi, a soudé plus ou moins heureusement à notre roman – quel que soit le mérite de cet épisode, je persiste à ne pas le trouver à sa place dans *Monte-Cristo*¹⁰.

Il faut bien admettre que, sur ce dernier point, Maquet a entièrement raison : l'épisode romain n'a plus rien à faire dans le *Monte-Cristo* remanié d'après les conseils qu'il a donnés à Dumas. D'où la suggestion suivante. Pourquoi certaines éditions de *Monte-Cristo* ne pourraient-elles faire l'économie de la partie italienne et donner à lire un récit un peu plus court, où l'intérêt ne faiblirait plus. Il conviendrait seulement de remplacer les 120 pages du « tunnel » romain (soit la matière des chapitres XXXI à XXXVIII) par un résumé (une page suffirait amplement, tant sont réduits les rapports entretenus par ces chapitres avec le reste du récit). On signerait ce « nouveau » *Monte-Cristo* : « Alexandre Dumas et Auguste Maquet », pour bien marquer qu'il ne s'agit pas du roman traditionnel, ou « classique », mais de celui que Maquet a reconnu comme co-auteur, étant entendu qu'il a affirmé lui-même que la partie romaine avait été « plus ou moins » – entendons *moins* – heureusement « soudé[e] » au roman. — L'histoire littéraire et la philologie se trouveraient un peu malmenées. Le lecteur, par contre, n'y perdrait pas. Tout au contraire.

Copyright © 2025 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Michel Brix, *Les deux versions du Comte de Monte-Cristo* [en ligne], Impromptu #72 (15 mai 2025), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2025. Disponible sur : <www.arllfb.be>

¹⁰ Alexandre DUMAS, *Correspondance générale, op. cit.*, t. VIII, 2024, p. 32-33 (lettre du [début de janvier 1855]).